

« La mémoire est voix des femmes ». Identité et mémoire dans l'œuvre
d'Assia Djebar

Otilia-Maria AIOANEI¹³⁷

L'identité dans la mémoire - la reconquête du passé

Selon Paul Ricœur, l'identité se trouve au cœur d'un va-et-vient permanent entre le niveau de la personne et celui de la collectivité. Chez Assia Djebar, la relation entre les deux concepts est une relation mutuelle. Tout comme chez Paul Ricœur, chez Djebar la question de l'identité est étroitement liée à celle de la mémoire- mémoire personnelle et mémoire collective. La fragilité de l'identité provient de son rapport avec le temps, qui efface la mémoire et aussi de la confrontation avec l'Autre qui est ressentie comme une menace.¹³⁸ En posant la question de l'identité dans le plan de la mémoire, on arrive à une problématique assez difficile. Aux dires de Ricœur, la mémoire en soi peut constituer une identité : quand on veut savoir qui on est, on doit se souvenir de soi-même. Le soi (ipse) qui se contemple reconnaît le même (idem) à travers différents temps et lieux, ce qui signifie qu'on fait appel à la mémoire pour s'identifier. C'est la mémoire qui atteste l'existence, la continuité, la permanence de soi-même. Or, la mémoire n'est pas construite d'une manière isolée ; il s'agit plutôt d'une mémoire partagée avec les autres, avec la communauté. C'est pour cela que la mémoire individuelle est contenue par la mémoire collective et vice-versa.¹³⁹

Au début, Assia Djebar est entrée dans la littérature « par pure joie d'inventer ». ¹⁴⁰ L'évolution de sa vie personnelle et du contexte socio-politique dans lequel elle a vécu l'ont déterminée à écrire pour se libérer, pour sortir de

¹³⁷ Doctorante en cotutelle à l'Université Al. Ioan Cuza – Iasi et à l'Université Paris-Est Créteil.

¹³⁸ Paul Ricœur, « Philosophie », Texte prononcé au Congrès de la Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, à Prague, en octobre 2000 et publié dans *Les droits de la personne en question-Europe Europa 2000*, publication FIACAT.

¹³⁹ Paul Ricœur, op. cit.

¹⁴⁰ Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel 1999, p. 18.

soi-même et mettre à l'extérieur les questions fondamentales qui la hantaient et pour revendiquer la mémoire et l'identité de son peuple.¹⁴¹ À la fin des années 1980, début des années 1990, la récupération de l'histoire maghrébine, la revendication de la mémoire collective et des « témoignages crédibles »¹⁴² deviennent des sujets prioritaires pour Assia Djebar qui dirige son attention vers une autobiographie collective, vers une écriture « contre la mort, contre l'oubli »¹⁴³. Son intérêt profond pour le contexte historique et politique de son pays a beaucoup marqué son discours littéraire qui évolue du statut d'écriture libératrice vers une écriture de l'urgence. La quête identitaire individuelle se transforme ainsi de plus en plus en une quête identitaire au niveau collectif, tandis que l'écriture acquiert le rôle de porte-parole d'une identité oubliée dans le noir de la mémoire:

Peut-être qu'un écrivain fait d'abord cela : ramener toujours ce qui est enterré, ce qui est enfermé, l'ombre si longtemps engloutie dans les mots de la langue. (...) Ramener l'obscur à la lumière.¹⁴⁴

Pendant sa visite de 1988 en Algérie, l'écrivaine est profondément marquée par les événements tragiques de son pays qui annonçaient la dérive de son peuple vers un régime totalitaire :

Octobre 88 à Alger. Une semaine d'insurrections dans la capitale par une jeunesse trop longtemps désoccupée, encadrée partiellement, ou infiltrée par des islamistes. Après plusieurs jours de désordre, le président algérien affaibli laisse l'armée tirer sur les manifestants désarmés. Le bilan est quelques centaines de morts ! Tragédie dont le glas annonce un avenir sombre.¹⁴⁵

Marquée et motivée par ces événements, Assia Djebar fait parcourir les Anales et Chroniques de quelques chroniqueurs et historiens des trois premiers siècles de la religion musulmane et écrit *Ombre Sultane* (J.C. Lattes, 1985) *Loin de Médine* (Albin Michel, 1991), des romans dans lesquels elle sonde les profondeurs du passé maghrébin et remonte loin dans la mémoire

¹⁴¹ Assia Djebar, op. cit., p. 18

¹⁴² Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil 2000, p. 106.

¹⁴³ Paul Ricoeur, op. cit., p. 106.

¹⁴⁴ Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 48-49.

¹⁴⁵ Assia Djebar, 2000. *Idiomes de l'exil et langue de l'irréductibilité*. (Discours donné à l'occasion de sa nomination au Prix de la Paix en octobre 2000) [en ligne] www.remue.net/spip.php?article683.

collective des musulmans, jusqu'après la mort du Prophète Mohammed. L'incursion profonde dans l'histoire de la religion musulmane a comme but le rapprochement de ce « vieux temps remis debout, mais aussi des passions, de la parole libre et multiple des femmes de Médine »¹⁴⁶.

Dans *Ombre Sultane*, le parcours de l'histoire musulmane et de la mémoire collective maghrébine réunit des « témoignages crédibles »¹⁴⁷ qui aident l'écrivaine à reconstruire et à rappeler à son propre peuple la vraie identité des Maghrébins. Par cette incursion dans la mémoire collective, Assia Djebar fait ressusciter la voix des femmes transmettrices de la vérité historique et identitaire des Maghrébins. Elle révèle des tabous et des mystères des femmes, et les encadre dans des histoires uniques, jamais dévoilées auparavant pour interpeller et contester le pouvoir masculin à l'égard de l'être féminin. Pendant des siècles, la version officielle islamique avait constamment écarté ces femmes et leurs témoignages de la vie sociale. Elles ont été ensevelies sous les poids du silence par le pouvoir patriarcal qui essayait d'effacer la vérité de la mémoire collective.

Dans *Loin de Médine*, où la fiction s'entrelace avec l'histoire, Assia Djebar met l'accent sur le rôle des femmes qui sont les « gardiennes de mémoire »¹⁴⁸ et qui devraient représenter le vrai point de départ pour son peuple qui voulait revendiquer la tradition islamique. En enlevant les femmes de l'histoire et de la mémoire collective, on enlève les vraies racines. Si la mémoire est « le présent du passé »¹⁴⁹, comme le dit Paul Ricœur, par son incursion dans les annales de la mémoire collective Assia Djebar fait libérer les « possibilités non effectuées du passé historique »¹⁵⁰ et met son écriture au service de « l'inoubliable »¹⁵¹ :

Je rentrai à Paris et, pour ne pas être brisée, je décidai de me confronter, armée de ma seule expérience d'historienne, à cet Islam des origines. Je me mis, d'un coup, à vivre en 632 après J.C. à Médine, au moment où le Prophète Mohammed va mourir : problèmes de la succession politique, germes déjà de la division, rôle des épouses et des filles du Messager, des Compagnons, du premier Calife et, surtout, irruption sur l'avant-scène de Fatima, fille du Prophète (...). Donc je me suis appuyée sur eux pour

¹⁴⁶ Ibid.

¹⁴⁷ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 106.

¹⁴⁸ Assia Djebar, op. cit., p. 43.

¹⁴⁹ Paul Ricœur, *Temps et récits*, tome 1, Paris, Le Seuil, 1983, p. 38.

¹⁵⁰ Paul Ricœur, op. cit., p. 38.

¹⁵¹ Paul Ricœur, op. cit., p. 38.

retrouver les détails de certains personnages et ensuite, j'ai fait des recherches pour moi-même.¹⁵²

Par la fiction romanesque, Assia Djebar tente de combler les vides et de corriger les inadvertances de la mémoire collective maghrébine. Sa voix, exprimée par l'intermédiaire de l'écriture, est tout comme la voix de la fille du Prophète qui exprimait « la protestation véhémement de toutes les femmes à travers elle ».¹⁵³ C'est une protestation contre le pouvoir masculin qui avait supprimé la présence féminine dès les premiers temps de l'Islam et qui avait instauré un régime violent et totalitaire dans son pays. L'auteure apporte une nouvelle perspective de l'Islam en le présentant comme celui-ci était au début : une religion du respect humain, de l'égalité et de la tolérance, une religion qui intègre au lieu d'exclure et qui reconnaît l'apport des femmes et des hommes qui ont contribué à la préservation juste du Prophète dans la mémoire collective des musulmans. Djebar a comme but est de ressusciter la mémoire réelle de son peuple et de faire revivre la vraie identité maghrébine réprimée et refoulée. Par cette réflexion littéraire, l'écrivaine réinterprète l'histoire en ressuscitant des voix du passé qui représentaient des témoignages véritables :

Mais il y a, c'est vrai, des personnages que j'ai contribué à sortir de l'oubli, ce sont des personnages apparemment humbles, tirés de différentes sources. Les personnages que j'appelle les rawiya existent effectivement. La mémoire de l'Islam est faite à partir de ce qu'on apporte à la fois sur le Prophète et sur ses compagnons. Il existe des rawi et des rawiya.¹⁵⁴

Refusant de se laisser submergée par la déroute et la terreur qui persistaient dans son pays natal, Assia Djebar refuse de se taire ; elle continue d'écrire contre l'étouffement de la vraie identité maghrébine et contre l'altérité de la vraie mémoire collective. Dans cette étape de sa vie, l'écriture est dictée par l'urgence de la situation qui se passait en Algérie. C'est comme ça que

¹⁵² Assia Djebar, 2000. Idiomes de l'exil et langue de l'irréductibilité. (Discours donné à l'occasion de sa nomination au Prix de la Paix en octobre 2000) [en ligne] www.remue.net/spip.php?article683.

¹⁵³ Assia Djebar, 2000. Idiomes de l'exil et langue de l'irréductibilité. (Discours donné à l'occasion de sa nomination au Prix de la Paix en octobre 2000) [en ligne] www.remue.net/spip.php?article683.

¹⁵⁴ « À propos de Loin de Médine » Assia Djebar répond aux questions de Heidrun Schatanek à Marburg en 1994, Cahiers d'Etudes Maghrébines, n° 14, Spécial Assia Djebar, 22 octobre 2000, p. 62. Les italiques sont dans le texte.

l'écrivaine fait apparaître son roman suivant, *Vaste est la prison* (Albin Michel, 1995) :

J'étais entrée dans ce livre en pensant que mon pays risquait de disparaître, et je voulais écrire sur tout ce qui est important pour moi dans ce pays. À supposer que dans 10 ans, il ne reste rien de mon pays, je vais déposer sur le papier tout ce qui me paraît le plus important sur le plan individuel, sur le plan familial.¹⁵⁵

Ce livre continue l'écriture rédigée contre l'oubli et contre l'effacement de l'identité ancestrale et de la mémoire collective véritable. L'autobiographie plurielle s'entrelace avec des éléments de l'autobiographie personnelle qui ont le rôle de souligner le déchirement intérieur, la souffrance provoquée par le présent terrifiant de l'Algérie :

Le point de départ de mon livre était le choc que j'ai ressenti face aux événements de violence et aux multiples assassinats de mes amis, fin '93. Ce livre est écrit en 1994. J'avais un peu le sentiment que l'Algérie risquait de devenir une Yougoslavie qui allait se démembrer: c'est le thème du risque de déconstruction totale et d'un effacement. Dans un premier chapitre, il y a une partie contemporaine, en partie autobiographique : c'est l'effacement dans le cœur. Aussitôt après, le fondement même de la structure du livre est autour de l'effacement dans la pierre.¹⁵⁶

La « fragilité de l'identité »¹⁵⁷ ressentie par l'écrivaine vient du rapport difficile avec le temps qui s'écoule et qui efface la mémoire et l'impact des événements.—Nous avons la tendance d'oublier nos racines, notre vraie identité à cause d'un effacement continu de la mémoire individuelle. Dans ce cas, non seulement la notion de mémoire collective apparaît comme étant légitime, mais aussi la notion de « mémoire partagée »¹⁵⁸ avec les autres. L'individuel est obligé de faire appel à la mémoire collective pour retracer et retrouver son identité, parce que « c'est bien souvent ensemble que nous

¹⁵⁵ « À propos de *Vaste est la prison* » Assia Djebar répond aux questions de Barbara Arnhold le 7-6 - 1999, Cahiers d'Etudes Maghrébines, n° 14, Spécial Assia Djebar, 22 octobre 2000, p. 81.

¹⁵⁶ de Barbara Arnhold, op. cit., p. 77

¹⁵⁷ Paul Ricœur, « Philosophie », Texte prononcé au Congrès de la Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, à Prague, en octobre 2000 et publié dans *Les droits de la personne en question-Europe Europa 2000*, publication FIACAT, p. 2.

¹⁵⁸ Paul Ricœur, op. cit., p. 1

évoquons un passé partagé ». ¹⁵⁹ C'est pour cette raison qu'Assia Djebar évoque l'idée de l'effacement de la mémoire ancestrale et de l'identité : les événements contemporains ne reflètent presque en rien ce que le peuple maghrébin et la tradition musulmane sont dans leur essence, ce que le « passé partagé » ¹⁶⁰ des ancêtres représente. L'un des objectifs de son projet littéraire est de faire revivre l'Histoire ancienne avec le but d'éclairer la situation dramatique du présent.

La fragilité de l'identité vient aussi de la confrontation avec l'Autre. ¹⁶¹ Cette rencontre, cette confrontation va mener inévitablement à l'altération de l'identité. ¹⁶² Dans le cas des Algériens, la confrontation avec l'Autre n'a pas engendré uniquement des transformations au niveau culturel, linguistique et social. La confrontation avec l'Autre a donné naissance à la haine et au désir d'imposer le totalitarisme islamique. Étant sous domination française pendant un siècle et se confrontant avec une nouvelle identité imposée par l'empire français, les Algériens ont touché le point où ils ont oublié leur vraie identité. Comme le dit Paul Ricœur, c'est la mémoire qui témoigne de la résistance de l'identité à travers le temps, mais c'est aussi elle qui peut engendrer de fausses représentations : « Ce qui est en jeu, c'est le statut du moment de la remémoration traitée comme une reconnaissance d'empreinte. La possibilité de la fausseté est inscrite dans ce paradoxe ». ¹⁶³ En imposant un régime totalitaire d'arabisation et d'islamisation du peuple, les Algériens essayent de regagner leur identité perdue mais ils tombent dans la fausseté et l'exagération.

En faisant revivre la mémoire ancestrale, Assia Djebar montre que la vraie identité se trouve seulement dans les témoignages crédibles de l'Histoire, dans le passé commun qui sert d'indicateur; celui-ci indique le fait que l'Islam était une religion fondée sur la tolérance et de l'amour d'autrui, et non pas sur la haine et la mort. Les réflexions d'Assia Djebar sur la mémoire, sur la langue et surtout sur l'écriture berbère qui avait été effacée, font revivre aussi l'héritage culturel altéré par les événements du présent. Ces thèmes romanesques sont des thèmes récurrents repris sous différentes formes dans le récit *Le Blanc de l'Algérie* (Albin Michel, 1996) et dans le roman *Oran*,

¹⁵⁹ Paul Ricœur, op. cit., p. 2

¹⁶⁰ Paul Ricœur, op. cit., p. 2

¹⁶¹ Paul Ricœur, « Philosophie », Texte prononcé au Congrès de la Fédération Internationale de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, à Prague, en octobre 2000 et publié dans *Les droits de la personne en question-Europe Europa 2000*, publication FIACAT, p. 2.

¹⁶² Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 110.

¹⁶³ Ibid., p. 12.

langue morte (Actes Sud, 1997) ; ce sont des textes qui représentent des chroniques d'exécutions, d'assassinats et d'attentats arbitraires qui ont eu lieu en Algérie pendant les années 1990. Dans ces œuvres, Assia Djebar établit un rapport direct avec le présent marqué par des événements tragiques et dramatiques de son pays, en rejoignant les autres écrivains qui ont écrit pour répondre à l'urgence de la réalité algérienne. Pour pouvoir crier son amertume face à un régime islamique totalitaire qui déstabilise son pays, elle fait appel à la mémoire collective ancestrale qui est l'argument le plus fort pour exprimer son indignation.¹⁶⁴ Étant plus effrayante que toute fiction romanesque, la réalité algérienne n'offre d'autre solution de lutter contre la mort que par l'intermédiaire de l'écriture. Le Blanc de l'Algérie et Oran langue morte sont des œuvres qui évoquent la souffrance collective et qui témoignent du désir commun de sauver le pays natal livré à la dévastation, à l'autodestruction, à l'oubli et à l'effacement.¹⁶⁵

Comparant les témoignages des femmes cloîtrées et l'Histoire écrite à laquelle les femmes n'ont pas eu accès, Assia Djebar fait ressortir des différences considérables de signification. Dans ce contexte, l'autobiographie devient le lien entre le présent et la mémoire des aïeux et aïeules réduits au silence par une mauvaise interprétation de l'Histoire. Le texte fonctionne comme une entreprise archéologique dans le passé collectif d'où on peut entendre l'écho des voix des femmes:

Au sortir de cette promiscuité avec les enfumés en haillons de cendre, Pélissier rédige son rapport qu'il aurait voulu conventionnel. Mais il ne le peut pas, il est devenu à jamais le sinistre, l'émouvant arpenteur de ces médinas souterraines, l'embaumeur quasi fraternel de cette tribu définitivement insoumise... Pélissier, l'intercesseur de cette mort longue, pour mille cinq cent cadavres sous El Kantara, avec leurs troupeaux bêlant indéfiniment au trépas, me tend son rapport et je reçois ce palimpseste pour y inscrire à mon tour la passion calcinée des ancêtres.¹⁶⁶

En partant de cette perspective, Assia Djebar fait le passage de l'identité individuelle à l'identité collective, c'est-à-dire du je autobiographique au je collectif :

¹⁶⁴ Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Sxmidt, Assia Djebar, Paris, L'Harmattan, 2008.

¹⁶⁵ Cf. Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Sxmidt, op. cit.

¹⁶⁶ Mortimer, Mildred, "Entretien avec Assia Djebar, écrivain algérien", dans Research in African Literatures, vol. 19, n 2, Texas, Université de Presse, 1988, p. 201.

Une constatation étrange s'impose : je suis née en dix-huit cent quarante-deux, lorsque le commandant de Saint-Arnaud vient détruire la zaouia des Béni Ménacer, ma tribu d'origine, et qu'il s'extasie sur les vergers, sur les oliviers disparus, les plus beaux de la terre d'Afrique, précise-t-il dans une lettre à son frère. C'est aux lueurs de cet incendie que je parvins, un siècle après, à sortir du harem ; c'est parce qu'il m'éclaire encore que je trouve la force de parler. Avant d'entendre ma propre voix, je perçois les râles, les gémissements des emmurés du Dahra, des prisonniers de Sainte-Marguerite ; ils assurent l'orchestration nécessaire. Ils m'interpellent, ils me soutiennent pour qu'au signal donné, mon chant solitaire démarre. ¹⁶⁷

La reconquête du passé ne peut pas se réaliser sans l'appel à la mémoire individuelle et à celle collective. Pour cette raison nous avons souligné cette étape de transition dans laquelle Assia Djébar passe du je autobiographique au je collectif. Pour cela, le premier pas qui s'impose c'est la revivification des voix des femmes.

« La mémoire est voix des femmes » ¹⁶⁸

Comment est-ce que la mémoire donne naissance à l'identité, ou, plutôt, comment l'être humain produit-il la mémoire pour définir son identité et donner un sens à sa vie ? Cela représente l'une des questions centrales de notre recherche basée sur l'œuvre romanesque d'Assia Djébar. C'est une question qui éclaire le problème de l'écriture posé par l'écrivaine dans presque toutes ses œuvres : s'agit-il pour elle de récupérer sa mémoire et de reconstruire son identité par son écriture ou bien s'agit-il pour elle d'assurer la continuité de la mémoire et de l'identité collective maghrébine ? L'écriture autobiographique et l'autobiographie plurielle réalisées par Assia Djébar dans ses livres sont le résultat de ces questions qui l'ont habitée depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie.

Avec Assia Djébar l'apparition de la femme-parole dans le champ littéraire est capital, parce qu'elle contribue à la récupération de l'imaginaire maghrébin et des représentations qui sont fondamentales pour l'identité. Elle transpose la mémoire de ses ancêtres dans ses romans pour redécouvrir sa propre identité et pour récupérer l'identité perdue de son peuple. Sa

¹⁶⁷ Mortimer, Mildred, op. cit., p. 201. Les italiques sont dans le texte.

¹⁶⁸ Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 37. Nous avons choisi ce sous-titre parce que cette expression – « la mémoire est voix des femmes » – appartient à Assia Djébar et illustre parfaitement la relation entre les femmes de l'Islam, l'identité et la mémoire.

production littéraire représente un tournant majeur dans le contexte de la littérature maghrébine et dans le contexte du monde des femmes réduites au silence depuis des siècles. Sa recherche identitaire éclaire le rôle des femmes et met en question le pouvoir patriarcal qui ne donnait qu'aux hommes accès à l'éducation.

Voilà un des aspects les plus importants que nous nous proposons à relever dans cette thèse : si dans sa quête identitaire l'écrivaine souligne le rôle de la femme, ce n'est parce qu'elle est féministe ; la femme et son apport à l'identité maghrébine sont mis en évidence parce qu'Assia Djébar comprend qu'on ne peut pas avoir accès à l'identité sans prendre en compte les femmes. Son courage d'investiguer ce problème et d'exprimer ouvertement la vérité est décisif non seulement dans le contexte de la littérature postcoloniale, mais aussi dans le contexte du monde islamique qui ne connaît pas la véritable identité de la femme et qui a peur de la connaître. De ce fait, la réflexion d'Assia Djébar sur la relation entre l'autobiographie et la situation postcoloniale de l'Algérie, pays qui se trouvait dans un contexte dramatique établit un rapport direct entre la femme et l'identité déchirée du Maghreb. Si dans le champ socio-culturel qui constitue le référent des textes djebariens, l'oralité est particulièrement importante à cause du fait que c'était la seule modalité des femmes de transmettre la mémoire des ancêtres, avec Assia Djébar l'oralité devient une valeur fondatrice du texte écrit qui vient de raffermir à jamais la contribution des femmes.¹⁶⁹

Pour la narratrice, l'acte d'écrire signifie affirmer sa liberté. C'est à partir de ses textes, conçus comme jonction entre l'identité personnelle et collective, que l'écrivaine se sent investie en tant que femme algérienne pour reparcourir l'Histoire de son pays afin de la réécrire du point de vue des femmes, c'est-à-dire du point de vue des vraies « gardiennes de mémoire »¹⁷⁰. Étant rédigée la plupart de temps au masculin, l'Histoire « oubliée » et « effacée » deux aspects très importants pour la préservation de la mémoire et de l'identité collective : les vaincus dont la tradition, la langue et l'identité sont effacées, et les femmes qui sont réduites au silence de la maison et du voile : « La mémoire est corps de femme voilée. Seul son œil libre fixe notre présent »¹⁷¹. Assia Djébar veut rompre le partage instauré entre l'histoire écrite qui appartient aux hommes et celle orale qui appartient aux

¹⁶⁹ Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Sxmidt, op. cit.

¹⁷⁰ Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 43.

¹⁷¹ Assia Djébar, op. cit., p. 37

femmes, en faisant advenir la mémoire au récit. En s'immergeant dans la mémoire des femmes, l'écrivaine révèle la vraie identité du peuple maghrébin et la vraie histoire :

Je parle des femmes, parce que les hommes, yeux et mémoires crevés, ils sont. (...) Le rôle culturel et traditionnel des femmes au Maghreb est d'être détentrice d'une parole plurielle qui va scander le quotidien familial et religieux. Cette fonction de porte-parole, ou plutôt de porte-mémoire, cache en fait le resserrement des femmes dans l'espace. ¹⁷²

Exilées de l'écriture, les femmes habitent la mémoire qu'elles préservent et tissent au sein de leur maison. Il s'agit d'une mémoire familiale, généalogique, transmise de génération en génération par « la chaîne des femmes »¹⁷³. Celles-ci parlent de la vie privée des familles maghrébines, des histoires intimes, des traditions, des mariages, des naissances et des morts, des mères et des pères, des fils ou des filles données et possédées par les maris, des amours et des trahisons. Il s'agit d'une variété d'aspects qui ne se retrouvent pas dans l'Histoire écrite, mais qui font partie de l'imaginaire maghrébin et rendent complète l'identité collective et individuelle à la fois. Dans cet univers patriarcal où les hommes exercent une domination brutale, directe sur le corps des femmes, « la mémoire féminine, en cercles concentriques, revient inlassablement aux pères ».¹⁷⁴

Dans l'ensemble de son œuvre Assia Djébar déploie un regard lucide sur le rôle de la femme et sur sa condition dans le monde islamique. Son discours se construit autour de la lutte pour l'émancipation des femmes dans différentes circonstances historiques de l'Algérie. Son écriture représente une réflexion approfondie sur l'univers féminin qui porte en soi la mémoire du peuple maghrébin et sa vraie identité. Dans sa volonté de ressusciter les voix oubliées du passé, de retrouver la mémoire pour la revivifier, Assia Djébar rend hommage aux femmes qui sont les vraies gardiennes de l'identité maghrébine. Si ces « moudjahidates »¹⁷⁵ ont eu la force de lutter dans la guerre contre les occupants français, elles seulement peuvent résoudre le conflit du totalitarisme islamique qui oppose les enfants du même pays. Les nombreuses figures féminines qui animent la trame narrative de l'écriture

¹⁷² Assia Djébar, op. cit., p. 74

¹⁷³ Assia Djébar, op. cit., p. 212.

¹⁷⁴ Assia Djébar, op. cit., p. 212.

¹⁷⁵ « À propos de Vaste est la prison » Assia Djébar répond aux questions de Barbara Arnhold le 7-6 - 1999, Cahiers d'Etudes Maghrébines, n° 14, Spécial Assia Djébar, 22 octobre 2000, p. 82.

djebarienne restaurent la place des femmes connues ou inconnues présentes dès la naissance de l'islam. En réécrivant l'histoire du point de vue des femmes, Assia Djebar illustre la contribution magistrale des femmes dans la transmission de la parole ancienne vivante. L'écrivaine montre comment les témoignages et les voix de ces « diseuses de mémoires »¹⁷⁶ sont les seuls qui peuvent résoudre le conflit identitaire si profond et si tragique de l'Algérie.

La mémoire des femmes a ses lieux spécifiques qui ne se retrouvent pas dans l'Histoire officielle : le hammam, le paton,¹⁷⁷ les espaces retirés des maisons et les appartements où règnent les femmes. Cette mémoire a aussi ses moments spécifiques où les femmes se retrouvent seulement entre elles « dans leur appartement »¹⁷⁸ préparant le repas ou toute sorte de cérémonies familiales. Des moments avec des récits nocturnes où la parole s'étale et se poursuit.¹⁷⁹ La mémoire collective et les mémoires de l'imaginaire maghrébin se transmettent par succession de l'une à l'autre ou par une polyphonie des voix féminines suggérées par les murmures, par les chants et par les « chuchotements des aïeules aux enfants dans le noir »¹⁸⁰ si bien envisagés dans le récit djebarien. « Ces parleuses transmettent à mi-voix, par lambeaux, leurs récits souterrains »¹⁸¹- d'où résulte la subtilité de la mémoire collective composée de plusieurs mémoires oubliées ou réprimées, mais qui se préservent dans le souterrain de la mémoire, c'est à dire dans le subconscient.

La mémoire des femmes remplit plusieurs fonctions. Premièrement, il s'agit de la transmission des coutumes, règles et traditions familiales et communautaires. Ensuite, il s'agit de la réappropriation de l'histoire maghrébine par les voix féminines :

-Chaque femme vit-elle pour son propre compte, ou d'abord pour la chaîne des femmes autrefois enfermées, génération après génération... ?

-Je ne vois pour nous aucune autre issue que cette rencontre : une femme qui parle devant une autre qui écoute (...). Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier

¹⁷⁶ Barbara Arnhold, op. cit. p. 16

¹⁷⁷ Assia Djebar, Femmes d'Alger dans leur appartement, Paris, Albin Michel, 2002.

¹⁷⁸ Assia Djebar, op. cit.

¹⁷⁹ Florence Noiville, Interview avec Assia Djebar – Écrire, écrire, pourquoi ?, 2008. [en ligne] <http://archives-sonores.bpi.fr/doc=2731>

¹⁸⁰ Assia Djebar, Vaste est la prison, Paris, Albin Michel, 1995, p. 115.

¹⁸¹ Assia Djebar, op. cit., p. 223.

et d'aujourd'hui, parler entre nous, dans tous les gynécées, les traditionnels et ceux de H.L.M. ¹⁸²

Se trouvant à la jonction de plusieurs mondes représentés par un père occidentalisé et par une mère arabo-berbère, Assia Djebar se sent responsable de devenir elle-même porte-parole, porteuse, médiatrice et passeuse de la mémoire féminine pour préserver l'essence de l'identité maghrébine : « Le récit, non le silence, ni la soumission tourbe noire, les paroles en dépit de tout, posent jalon, avec la rage, la peine amère ». ¹⁸³

La lutte pour la libération des voix féminines est une lutte qui conduit vers le développement de plusieurs aspects sociaux, historiques et identitaires dans l'écriture djebarienne. Le projet de l'auteure-narratrice ne se réduit pas uniquement à faire revivre dans l'Histoire ancienne des points de repère pour éclairer la question de l'identité et la situation dramatique de l'Algérie. Son projet littéraire présente beaucoup de ramifications qui ont leur racine dans la condition de la femme du monde islamique, l'auteure réfléchissant sur la mémoire, sur l'identité et sur la langue comme moyen d'identification. Dans ses romans il y a plusieurs discours sur la langue berbère oubliée et effacée de la mémoire collective, mais qui fait partie intégrante du patrimoine identitaire maghrébin en représentant « la puissance disparue ». ¹⁸⁴

Il apparaît que tous les sujets abordés par Assia Djebar trouvent un point commun dans la question des femmes. La mémoire, l'identité, la langue, toute cette variété de thèmes est enracinée dans l'imaginaire féminin et transmise de génération en génération par les femmes. En manifestant son intérêt pour le berbère- la langue de ses aïeux et de ses aïeules- Assia Djebar rend hommage à la contribution des femmes dans la conservation de la mémoire collective. C'est grâce à elles que la langue et l'écriture berbère n'ont pas été totalement effacées de la conscience commune des Maghrébins :

La mémoire de l'Algérie, cette Algérie de 130 ans, est restée profondément elle-même par la mémoire de toutes ces aïeules. Ma grand-mère gardait la mémoire des combats, une mémoire virile. Mais il me semble quand même que cette société pendant presque dix-sept siècles a été privée de sa première écriture. Je me dis que s'il n'y avait pas eu de disparition de cet

¹⁸² Dialogue entre les personnages Sarah et Anne dans Assia Djebar, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 135.

¹⁸³ Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 213.

¹⁸⁴ Barbara Arnhold, *op. cit.*, p. 81.

alphabet, les femmes, tout en étant gardiennes de mémoire, n'auraient peut-être pas été à l'ombre, elles n'auraient pas attendu le grand âge pour jouer leur rôle culturel. C'est une interrogation qui reste et qui s'ouvre un peu à la fin, que cet alphabet dont on a été privé. Il ne nous reste plus que le Coran, qu'on apprend très souvent comme je l'ai appris, c'est-à-dire par cœur et avec une foi naïve ou sincère. Mais, il est vrai que toute une partie de la population algérienne considère que l'Algérie commence avec l'Islam au Maghreb. ¹⁸⁵

Comme on l'a déjà mentionné, même si le travail littéraire d'Assia Djébar fait revivre les origines ancestrales qui s'articulent autour de la parole féminine cela ne signifie pas que l'écrivaine est féministe. ¹⁸⁶ Il s'agit de comprendre l'importance des « témoignages crédibles »¹⁸⁷ quand on cherche de revendiquer la vraie histoire d'un peuple. Les femmes qui ont été presque totalement annihilées par l'Islam sont les vraies et les seules porteuses de la mémoire et de l'identité authentique. En faisant revivre l'histoire et la mémoire Djébar donne la parole aux femmes et les libère. Paradoxalement, ce geste libérateur se fait par l'intermédiaire de la langue de l'Autre. La langue de l'ancien oppresseur devient la langue de la libération. La mémoire réprimée et l'identité perdue sont récupérées par l'intermédiaire de la langue de sang qui est le français :

Il est évident que pour Loin de Médine, j'ai pu mettre en mouvement des femmes vivant à l'aube même de la mémoire islamique, que le côté révérencieux de celle-ci a par la suite gelées, que donc ces femmes de l'Histoire ont pu s'inscrire corps et voix dans mon texte, justement parce que la langue-langue hors Islam pour l'instant, langue neutre- leur a donné sa dynamique, sa liberté, le moyen de la route fictionnelle tournant en moi ; parce que la langue française donc, moulant sa pâte en moi pour faire surgir ces héroïnes musulmanes, étend son espace justement hors de la composition de la tradition religieuse, celle-ci enserrée encore dans mon arabe. Parce que je ne pouvais pas que me placer sur ce territoire-extraterritorialité, dans ce cas de la langue française – j'ai pu me livrer à cette recomposition, à cette réanimation. Écouter le son, le rythme, le

¹⁸⁵ Barbara Arnholt, op. cit., p. 81.

¹⁸⁶ La grande majorité des travaux universitaires encadre Assia Djébar parmi les écrivaines féministes. Nous n'avons pas l'intention de contredire cette affirmation, mais nous considérons que la raison principale pour laquelle Assia Djébar dédie une bonne partie de son écriture pour libérer la voix des femmes est plutôt liée à la mémoire et à la quête identitaire qu'au féminisme.

¹⁸⁷ Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 106.

chatoiement des images de l'autre, celles des chroniques de Ibn Saâd et de Tabari, puis tirer, je dirais grâce aux trous du récit premier (grâce aux difficultés que m'offrait cette langue), tirer cette mémoire peut-être aussi souffrance après souffrance, en tout cas lien après lien après lien qui se déroulent et qui donnent vie...en langue française !¹⁸⁸

Nous soulignons que dans son discours littéraire, Assia Djébar montre un souci permanent pour la question de l'oralité qui est le symbole des femmes arabes analphabètes, privées de l'éducation. Dans ce cas, l'écriture devient plus importante que jamais, parce qu'elle donne la possibilité de conserver l'oralité de ces gardiennes de la mémoire collective. Confrontée à l'oralité de l'arabe maternel, la langue française lui donne la liberté d'exprimer ses émotions les plus intimes. Cela était interdit à une femme de langue arabe, mais elle le faisait en français :

L'écriture du Blanc de l'Algérie m'a révélé un déplacement. Jusque-là, il me semblait que l'arabe gardait pour moi un aspect liturgique, lié à la mort, à l'expression de la souffrance et donc du deuil circonscrits au décès des plus proches (...). Du fait que mes amis avaient disparu en pleine jeunesse, des amis avec qui, au fond, mes conversations étaient restées suspendues, je me suis rendu compte que le dialogue que j'instaurais maintenant avec eux se faisait dans la langue française. Mon intimité rétablie avec eux, avec ce passage entre la gaieté à ramener et en même temps la mélancolie ou la tristesse d'aujourd'hui, tout cela s'est exprimé en moi dans la langue française. C'est pour cette raison que j'ai dû intérioriser de plus en plus cette langue.¹⁸⁹

Au début, l'écriture servait à Assia Djébar de voile, c'était une modalité de sortir de soi-même les questions les plus ardentes et de les analyser à l'aide des personnages et des histoires fictives. À partir du roman AF, l'écriture lui sert à dévoiler et à révéler les voix des femmes réduites à l'oralité depuis des siècles. Elle a eu la possibilité de se mettre à nu, de dévoiler ses propres considérations concernant l'arabe ou le berbère et de les confronter à la langue française. Toutes ces trois langues font partie de son identité.

¹⁸⁸ Assia Djébar, « La langue dans l'espace ou l'espace dans la langue » dans Assia Djébar, Brossard, Nicole, Gagnon, Madeleine, Théoret, France. Mises en scène des écrivains, Québec, Les Éditions le Griffon d'argile, 1993, p. 16. Les caractères en gras sont dans le texte. Les italiques sont dans le texte.

¹⁸⁹ Assia Djébar, « Entretien avec Assia Djébar », Algérie Littérature/ Action, n 1, mai 1996, p. 187

Dans ses œuvres de fiction, Assia Djébar tisse un rapport très étroit entre les langues, la question de l'identité et le rôle des femmes. On ne peut pas séparer ces questions, parce qu'elles se contiennent l'une l'autre. Selon Assia Djébar, « la première réalité-femme est la voix »¹⁹⁰, ce qui établit un lien inséparable entre l'acte de la communication et l'essence féminine. Toujours selon l'écrivaine, la femme algérienne dispose de quatre langues pour communiquer : « le français pour l'écriture secrète, l'arabe pour parler avec Dieu, le libyco-berbère pour communiquer avec les mères ancêtres et une quatrième langue qui est celle du corps »¹⁹¹ qui est caché mais dont la langue échappe. Ces langues représentent des manières de communiquer et font partie de l'identité maghrébine. Grâce au français, Assia Djébar peut la dévoiler et l'exprimer librement. Paradoxalement, dans sa quête identitaire, dans son incursion dans monde des femmes non-éduquées et parlant seulement l'arabe dialectal ou le berbère, c'est la langue française qui conduit l'écrivaine à la voix de la mémoire ancestrale. C'est la langue de l'Autre qui lui permet de faire revivre la vraie Histoire et de reconstruire l'imaginaire maghrébin tel qu'il était à ses origines. Elle trouve l'identité dans la mémoire ancestrale, mais par l'intermédiaire de la langue française :

Parler de soi-même hors de la langue des aïeules, c'est se dévoiler certes, mais pas seulement pour sortir de l'enfance, pour s'en exiler définitivement. Le dévoilement, aussi contingent, devient, comme le souligne mon arabe dialectal du quotidien, vraiment se mettre à nu.¹⁹²

Récupérer la mémoire des femmes effacée par le patriarcat, faire revivre le passé des femmes, recueillir leurs paroles, et rendre visible leur identité et les faire avoir accès au récit est la modalité d'Assia Djébar de récupérer sa propre identité et collective d'une Algérie trouvée sous la terreur et dans le désastre : « Moi, je rêve pour elles, je me remémore en elles ».¹⁹³ Le questionnement de l'Histoire aide l'écrivaine à retracer l'identité collective du peuple algérien. Elle le fait en appelant à des témoignages oraux et aux ressources berbère niées, oubliées et presque effacées par le pouvoir patriarcal qui voulait réduire les femmes au silence et puis par le colon qui voulait éradiquer la culture algérienne. Dans la culture arabo-musulmane, le texte écrit est associé au

¹⁹⁰ Assia Djébar, *L'Amour, la fantasia*, Paris, J-C Lattes, 1985, p. 203.

¹⁹¹ Assia Djébar, *op. cit.*, p. 203

¹⁹² Assia Djébar, *op. cit.*, p. 178. Les italiques sont dans le texte.

¹⁹³ Assia Djébar, *op. cit.*, p. 213.

corps dès la naissance, événement où le passage du texte sacré se fait par un rituel très particulier : on fait au nouveau-né boire de l'eau versée dans un bol ou un verset du Coran avait été écrit auparavant avec de l'encre faite de plantes. Les femmes portent l'écriture dans leur corps dont la voix est l'expression la plus pure. Ainsi, Assia Djébar devient l'écho de ses aïeules et consacre plusieurs parties de ses romans aux récits, aux chants, aux contes des femmes qu'elle recueille et transcrit pour renouer la mémoire et l'identité collective des Algériens :

Si le premier volet est de ramener le passé à travers l'écriture en français, le deuxième est d'écouter les femmes qui évoquent le passé par la voix, par la langue maternelle. Ensuite, il faut ramener cette évocation à travers la langue maternelle vers la langue paternelle. Car le français est aussi pour moi la langue paternelle. La langue de l'ennemi d'hier est devenue pour moi la langue du père, du fait que mon père était instituteur dans une école française ; or dans cette langue il y a la mort, par les témoignages de la conquête que je ramène. Mais il y a aussi le mouvement, la libération du corps de la femme car, pour moi, fillette allant à l'école française, c'est ainsi que je peux éviter le harem. Toutefois lorsque le corps est redevenu immobile, la langue maternelle, elle, est mémoire, chant du passé. Vous trouverez dans ces récits de femmes des sortes de tournures populaires que j'insère par une traduction voulue au premier degré. (...).

(...) j'ai voulu une sobriété du style quand il y avait rappel de la souffrance. Quand j'écoutais des femmes de ma région, j'ai remarqué que plus les femmes avaient souffert, plus elles en parlaient sous une forme concise, à la limite presque sèchement. Pour moi la voix de ces femmes est l'opposition voulue à tout le style officiel.¹⁹⁴

À partir du recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1980), Assia Djébar ne cesse d'envisager et de recréer dans ses textes la représentation de la femme algérienne. D'une part, n'ayant pas accès à l'éducation, la femme a été réduite au silence et marginalisée. D'autre part, cette situation l'a déterminée de rester pure, n'étant pas altérée par la culture et par l'éducation de l'Autre. N'ayant pas accès aux informations comme les hommes, tout ce que les femmes ont pu faire c'était de préserver et de transmettre la culture, les traditions, les coutumes algériennes dans une forme pure.

¹⁹⁴ Mortimer, Mildred, op. cit., p. 201-202.

Dans le monde arabo-musulman, le statut des femmes est resté le même quel que fût le régime sous lequel on s'était trouvé. Après avoir espéré de grands changements de leur condition pendant la Guerre de Libération Nationale et pendant les premières années de l'Indépendance, les femmes algériennes se sont retrouvées dans la même situation qu'avant. Assia Djebar lutte pour rendre visible et sonore leur mémoire inaltérée. Cela explique pourquoi à partir des Femmes d'Alger dans leur appartement l'écrivaine construit ses œuvres autour des femmes qui doivent se faire visibles pour aider à la reconstruction identitaire d'un pays trouvé en dérive. D'un côté, son œuvre est dédiée aux femmes algériennes, porteuses de la mémoire et de l'identité de leur peuple ; de l'autre côté, cette nouvelle perspective transcende l'Algérie et entre en dialogue avec les femmes d'autres cultures sur le plan international. Son écriture ne s'adresse plus à un public uniquement algérien, mais a un public universel qui comprend que les femmes ont été depuis toujours les responsables à transmettre leurs mémoires d'une génération à l'autre :

Les hommes sont en effet presque liquidés ; ils restent en arrière. Le rapport couple est complètement au niveau des femmes ; je réintroduis ce qui était déjà dans *Les Enfants du nouveau monde*, en amorce dans *Les Alouettes naïves*, c'est-à-dire une recherche de dialogue ou d'équilibre entre femmes algériennes et femmes européennes, ou occidentales.¹⁹⁵

Pour arriver à un public universel et pour réveiller la conscience collective des femmes de partout, Assia Djebar s'est servi de la langue de l'Autre, c'est-à-dire du français. En effet, la langue du colon lui a assuré un public au moins double : les peuples colonisés par l'empire français et les français « de souche ».¹⁹⁶ La langue de l'ennemi- une « langue de sang »¹⁹⁷ -est devenue libératrice pour Assia Djebar et pour les femmes cloîtrées de l'Islam. Dans une Algérie totalitaire, radicale et en pleine crise identitaire où la condition de la femme n'est en rien changée, il devient plus facile de s'exprimer en français qu'en arabe. Pourquoi ? Parce que c'est moins douloureux de parler des souffrances, des blessures et des mémoires du passé dans une langue autre que la langue maternelle. Paradoxalement,

¹⁹⁵ Mortimer, Mildred, op. cit., p. 200.

¹⁹⁶ Assia Djebar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p.7.
Assia Djebar, op. cit., p. p. 33

l'écrivaine trouve l'unité de soi dans deux valeurs que son pays rejetait au moment où elle écrivait- les femmes et la langue française :

Réapprenant à voir, désirant transmettre dans une forme presque virgilienne, ce réel, j'ai retrouvé une unité intérieure, grâce à cette parole préservée de mes sœurs, à leur pudeur qui ne se sait pas, si bien que le son d'origine s'est mis à fermenter au cœur même du français de mon écriture.¹⁹⁸

L'invocation « des voix des femmes »¹⁹⁹ a été nécessaire dans notre démarche pour expliquer la prédilection d'Assia Djébar pour des personnages féminins et sa tendance à faire l'éloge de la femme dans son œuvre. L'appel aux voix des femmes aide l'écrivaine à récupérer ses souvenirs lointains refoulés dans le brouillard de sa mémoire blessée, d'une part, par l'autorité masculine et, d'autre part, par le passé guerrier de l'Algérie. Les femmes sont invoquées aussi pour récupérer l'identité perdue d'un pays désorienté et morcelé par des intérêts politiques. Arrivée à un point de saturation dans sa lutte pour le statut de la femme et pour revendiquer l'identité de son pays, Assia Djébar décide d'envisager elle-même une situation idéale ou la quête identitaire et les conflits culturels sont dépassés par ce qui unifie les individus au-delà de leur existence physique : l'amour.

Bibliographie

Corpus

Djébar, Assia, *L'Amour, la fantasia*, Paris, J-C Lattes, 1985.

Djébar, Assia, « Entretien avec Assia Djébar », *Algérie Littérature/ Action*, n° 1, mai 1996, p. 187-192.

Djébar, Assia, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel 1999.

Djébar, Assia, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Albin Michel, 2002.

Références critiques

Arnhold, Barbara, « À propos de *Vaste est la prison* », *Cahiers d'Etudes Maghrébines*, n° 14, Spécial Assia Djébar, 22 octobre 2000, p. 81-89.

¹⁹⁸ Assia Djébar, Discours Mme Assia Djébar à l'Académie française, le 22 Juin 2006. [en ligne] <http://www.lefigaro.fr/pdf/AssiaDjébar.pdf>

¹⁹⁹ Assia Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 37.

- Bonn, Charles, « Le roman algérien » dans Charles Bonn/Xavier Garnier (éds.) : Littérature francophone. Tome 1 : Le Roman, Paris, Hatier, 1973.
- Calle-Gruber, Mireille, Assia Djébar, ou la résistance de l'écriture. Regards d'un écrivain d'Algérie, Paris, Maisonneuve& Larose, 2001.
- Combe, Dominique, Poétique francophones, Paris, Hachette, 1995.
- Dahouda, Kanaté et G., Gbanou Sélom, Mémoires et identités dans les littératures francophones, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Demorgon, Jacques, Critique de l'interculturel : l'horizon de la sociologie, Paris, Economica, 2005.
- Dejeux, Jean, Assia Djébar, romancière algérienne et cinéaste arabe, Québec, Naaman, 1984.
- Dejeux, Jean, Littérature maghrébine de langue française. Introduction générale et Auteurs, Ottawa, Editions Naaman, 1973.
- Djébar, Assia, Nicole, Brossard, Madeleine, Gagnon, France, Théoret. Mises en scène des écrivains, Québec, Les Editions le Griffon d'argile, 1993, p. 16.
- Ferret, Stéphane, Le bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps, Paris, Les Éditions Minuit, 1993.
- Kristeva, Julia, Étrangers à nous-même, Paris, Gallimard, 1988.
- Memmi, Albert, Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre. Paris, Gallimard, 1973, p. 139-140.
- Moura, Jean-Marc, Littératures francophones et théorie postcoloniale, Paris, PUF, 2005.
- Milo, Giuliva, Lecture et pratique de l'histoire dans l'œuvre d'Assia Djébar, Bruxelles, Peter Lang, 2007.
- Redouane, Najib, Bénayoun-Sxmids, Yvette, Assia Djébar, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Ricoeur, Paul, Temps et récits, tome 1, Paris, Le Seuil, 1983.
- Ricoeur, Paul, La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli, Paris, Seuil 2000.
- Ricoeur, Paul, « Philosophie » dans Les droits de la personne en question- Europe Europa 2000, publication FIACAT, p. 1-2.
- Schatanek, Heidrun, « À propos de Loin de Médine » Cahiers d'Études Maghrébines, n° 14, Spécial Assia Djébar, 22 octobre 2000, p. 62-78.
- Sélim Abou, L'identité culturelle, Paris, Pluriel, 1981.
- Tadié, Jean-Yves et Marie, Le sens de la mémoire, Paris, Gallimard, 1999.

Thiel, Veronika, Assia Djébar. La polyphonie comme principe générateur de ses textes, Vienne, Praesens, 2005.

Sitographie

Djébar, Assia, Idiomes de l'exil et langue de l'irréductibilité. (Discours donné à l'occasion de sa nomination au Prix de la Paix en octobre 2000) [en ligne] www.remue.net/spip.php?article683.

Djébar, Assia, Discours Mme Assia Djébar à l'Académie française, le 22 Juin 2006. [en ligne] <http://www.lefigaro.fr/pdf/AssiaDjébar.pdf>

Noiville, Florence, Interview avec Assia Djébar – Écrire, écrire, pourquoi ?, 2008. [en ligne] <http://archives-sonores.bpi.fr/doc=2731>